

tout ce que donne d'autorité à un prêtre, pour prêcher l'Evangile et enseigner les vérités de la foi, une richesse de connaissances personnelles proportionnées à celle des hommes de pensée, ses contemporains. Dans le Paris de Napoléon III, où semblaient triompher Ernest Renan et Marcellin Berthelot, l'abbé Freppel n'avait pas le sentiment qu'il menait un combat inégal, quand il luttait contre l'incroyance et protégeait le troupeau des humbles contre le brillant scandale de la haute science impie. A peine arrivé à Angers, il avait fondé l'école Saint-Aubin, et de ce cénacle de prêtres formés aux méthodes universitaires, il entendait faire sortir, pour les disperser dans nos collèges, des maîtres avertis qui sauraient faire front à l'impiété voltairienne de la bourgeoisie et rétablir dans l'âme de ses enfants une foi dont ils ne rougiraient plus. Qui oseraient dire, après 75 ans, que ces desseins ont échoué ? Vous êtes témoins, Messieurs, de l'œuvre admirable de restauration de la foi qu'ont menée nos maisons d'éducation de l'Ouest auprès de la jeunesse bourgeoise. Ce magnifique travail de redressement demeure largement tributaire de notre Université catholique, de son enseignement, et de son prestige. Et je vous le demande à vous tous, mes frères, qui emplissez la nef de cette cathédrale : serait-elle moins utile qu'hier l'Université qui continue à alimenter en professeurs solidement formés aux disciplines des lettres et des sciences non seulement nos collèges de garçons, mais nos pensionnats de filles ? Ne sont-elles pas en effet chaque jour plus nombreuses les jeunes religieuses enseignantes qui viennent chercher ici, avec les grades universitaires, un approfondissement de leur culture religieuse qui décuplera le rayonnement de leur vocation qui demeure si précieux à la société chrétienne d'aujourd'hui ? Enfin, Messieurs, quand Mgr Freppel rattachait la nouvelle Université d'Angers à l'édifice séculaire que la Révolution avait abattu, ce n'était pas chez lui simple désir de trouver des lettres de noblesse à la nouvelle institution, mais volonté arrêtée de renouer avec ce qu'il tenait pour « le principe fondamental des Universités catholiques, telles qu'elles sont sorties des entrailles du moyen âge chrétien : une foi immuable pour base et pour règle, une science éminemment progressive comme objet d'étude et comme but ». Ce programme qui fut pendant des siècles celui des Universités créées par l'Eglise, « Nous le reprenons, disait toujours Mgr Freppel dans son discours inaugural, mais avec l'intelligence des besoins et des conditions de notre époque, pour l'élargir et le développer, pour refaire la synthèse des sciences sur un plan plus vaste encore qu'au IV^e siècle, au XIII^e ou au XVII^e siècle. L'unité dans l'universalité des connaissances humaines, voilà, comme l'indique leur nom même, le caractère essentiel de ces établissements scientifiques que la religion inspire et dirige. »

Ambition démesurée, sortie d'un cerveau en perpétuel travail ? Anachronisme inconscient chez un prélat amoureux du passé, et désireux d'exalter la gloire de son siège épiscopal ? Rassurons-nous, Messieurs, 75 ans après, la grande voix de Sa Sainteté Pie XII fait écho aux paroles qui furent prononcées dans cette chaire. Le Souverain Pontife n'a-t-il pas dit, au cours de l'audience qu'il accordait à nos recteurs français le 21 septembre dernier, que « réaliser la synthèse de tous les objets du savoir » demeurerait la mission essentielle